

Accueil > Culture > Théâtre

Festival d'Avignon, heureux qui comme Alice

Critique La metteuse en scène et plasticienne Macha Makeïeff réveille au Festival d'Avignon le monde de Lewis Carroll dans un spectacle enchanteur, ode à la magie de l'enfance.

Jeanne Ferney, le 15/07/2019 à 15:09 Modifié le 15/07/2019 à 19:41



« Lewis versus Alice », de Macha Makeïeff, d'après Lewis Carroll
La FabricA

Les personnages de Lewis Carroll se sont donné rendez-vous au Festival d'Avignon. Ils sont tous là, réunis sur scène par Macha Makeïeff : Alice, le chat du Cheshire, le chapelier fou, le lièvre de Mars, l'irascible reine de cœur, et bien sûr le fameux lapin blanc, en retard comme toujours... L'écrivain britannique lui aussi est de la partie, ou plutôt les écrivains, tant sont multiples les visages de cet homme énigmatique, né Charles Lutwidge Dodgson.

À lire aussi
Yacouba Konaté chante l'exil et l'espoir au Festival d'Avignon



et des rumeurs infamantes, en particulier celle de son amour pour la jeune Alice Liddell, qui lui inspira son conte... La metteuse en scène n'assène pas de vérité, mais propose des pistes, remontant à l'enfance traumatique de l'auteur, petit garçon gaucher, gêné par son bégaiement, moqué par ses camarades.

Qui était-il, ce fils de pasteur, lui-même diacre de l'Église anglicane, professeur de mathématiques, collectionneur extravagant, « *vieux garçon solitaire* » fêré de photographie et de théâtre ? Pour le comprendre, la directrice du théâtre de La Crie, à Marseille, a fouillé dans sa biographie et son œuvre, d'*Alice aux pays des merveilles* à la *Chasse au Snark*, traversant le miroir du mythe victorien

Un ballet orchestré au millimètre

En plasticienne de talent, Macha Makeïeff transforme la scène en tableau fantasmagorique et foisonnant, dominé par la maison de l'auteur, cabinet de curiosités dont on sort par un toboggan. Ici, les vêtements volent, les chaises tombent du ciel, les cochons flottent dans les airs, les montres tournent à l'envers et parlent (en allemand !), dans un ballet orchestré au millimètre. Souris en redingote et crocodiles endimanchés forment une ménagerie de rêve, une sorte d'arche de Noé voguant sur un torrent de larmes pour échapper au déluge d'un réel trop cruel.

Sept comédiens se partagent les rôles de ce songe, auquel la voix envoûtante de Rosemary Standley, chanteuse du groupe Moriarty, apporte un contrepoint sensible et poétique. Ses chansons, comme une partie du texte, sont en anglais, partiellement traduites, pour mieux mimer la langue des rêves, à la fois mystérieuse et étrangement limpide.

Le scandale de grandir

Macha Makeïeff ne se contente pas d'illustrer l'œuvre de Lewis Carroll, elle l'interprète, la réinvente en puisant dans sa propre enfance, marquée par le souvenir indélébile de son petit frère, George. À son spectacle font ainsi écho un livre et une exposition plus intimes (1), bazar mélancolique d'objets que la metteuse en scène collecte depuis toujours.

Ici, un chien empaillé, patientant à côté de sa niche ; là, des figurines endormies derrière une vitrine ; plus loin, un secrétaire sur lequel trône une petite paire de souliers désolés. Comme ceux dans lesquelles Alice, sur scène, pleurera de ne plus rentrer, pressentant que cela signe la fin de l'enfance, la fin des rêves. « *On n'a pas pu arrêter le temps, écrit Macha Makeïeff, et le vrai scandale, c'est d'avoir grandi.* »